

# NOUVEL ARRIVAGE QUATRE

ALEXIS DEBEUF, ROMUALD DUMAS-JANDOLO

ANNE HOUEL, JEAN LAIN, MATTHIEU MARTIN, CLAIRE SOULARD





## NOUVEL ARRIVAGE QUATRE

Alexis Debeuf

Romuald Dumas-Jandolo

Anne Houel

Jean Lain

Matthieu Martin

Claire Soulard

Commissariat < Mathilde Johan



Mathilde Johan, février 2014

L'exposition *Nouvel Arrivage QUATRE* rassemble le travail de six jeunes artistes qui ont fait leurs études à Caen. Leurs univers, touchant à tous les supports et médiums, s'imposent au premier regard comme très différents les uns des autres. Un fil rouge semble cependant se dessiner au gré des œuvres ; celui d'une attention particulière à la vie de tous les jours. Marcher, parler, s'habiller, habiter, autant de gestes dont les artistes se saisissent pour en faire le lieu du poétique. Les objets, la rue, la maison sont la matière de leurs œuvres. Ils détournent ou puisent dans le quotidien pour en révéler l'étrangeté, chercher ses zones d'ombres, l'appivoiser ou encore le rendre un peu plus acceptable. On décèle parfois, dans cette démarche au plus près de la vie, l'envie de faire surgir la misérable réalité du quotidien, d'autres fois, au contraire, de transformer le monde à partir de ces minuscules décalages dans le familier.



Alexis Debeuf  
-  
*Tête de Maure*, 2013  
Tuyau d'arrosage  
-  
*Extension*, 2012  
Bois, colle, clou



-  
Alexis Debeuf

Les objets d'Alexis Debeuf proposent des solutions burlesques pour survivre aux petites et grandes batailles de tous les jours, pour résister aux atteintes du monde libéral sur nos vies et nos envies. *Extension* est en effet un parapluie qui se fait toit dans une vision nomade de la maison. Raillant l'idée de propriété que la pensée libérale a érigée en valeur suprême, Alexis Debeuf nous invite à une façon d'habiter qui prendrait la forme d'une balade. Ses tricots déjouent un autre abri du corps qui lui aussi est règle sociale : le vêtement. Nés à l'occasion d'un voyage en Norvège où la rencontre paraissait difficile, ses *Meeting* sont des habits à partager. Invitation facétieuse à un rapprochement des corps, les tricots détournent une pratique désuète en France mais ancrée dans la culture norvégienne. Ils rappellent les objets relationnels que Lygia Clark inventait dans les années soixante et qui étaient autant de propositions d'introspection faites au spectateur. Les tricots d'Alexis Debeuf sont aussi des objets de médiation entre son monde intérieur et le monde extérieur mais, plutôt qu'un retour sur soi, les *Meeting* offrent une rencontre avec l'autre qui s'adapterait tant bien que mal aux coutumes locales et s'épargnerait la parole. Accrochés aux murs ou posés, ils deviennent des paysages de laine à contempler ou des sculptures molles, en version domestique.

La vidéo *Mise à niveau* est, quant à elle, le film d'une tentative désespérée de faire coïncider instrument de mesure et corps, avec la bonne volonté d'un élève studieux qui se heurte à leur évidente incompatibilité. Alexis Debeuf essaye de survivre au monde, en se prenant les pieds dans le tapis, en s'armant de bric-à-brac pour s'y aventurer. Optimistes malgré eux, ses objets tentent une résistance minimum qui est une résistance malgré tout. Le monde d'Alexis Debeuf est muet comme aphone, et c'est peut-être pour cela qu'il rappelle tant les comiques des tous débuts du cinéma. Certaines œuvres sont, d'ailleurs, des objets de contestation qui ont perdu la parole, ou dont les voix se brouillent par superposition (*Aphone*, 2010, *L'internationale*, 2012). Devant le constat de l'impossibilité de crier ensemble des slogans, Alexis Debeuf propose des dérapages dans le quotidien, un début d'expérience pour recréer des lendemains qui chantent.



Jean Lain propose des contrefaçons d'œuvres d'artistes contemporains à construire à partir de meubles ou accessoires Ikea, comme autant d'invitations à créer des œuvres domestiques. Deux plans de travail, *Prügel* marbre et *Linnmon* blanc laqué, permettent ainsi de réaliser à l'identique une des colonnes dont Daniel Buren a peuplé la place du Palais Royal et qui a précisément pour titre *Les deux plateaux*<sup>4</sup>. Les étagères *Albert* offrent la possibilité de réaliser, aisément et à moindre coût, une sculpture semblable aux constructions de Tadashi Kawamata, un plan de travail rouge laqué peut servir de base à une sculpture de Rafaël Zarka et les pieds de bureaux noir et rouge à celle de Martin Creed.

Jean Lain s'empare ainsi de la longue histoire du pastiche et de la copie et donne une réponse démocratique à la problématique de l'auteur et de l'œuvre originale. Mode d'emploi à la clef, chaque spectateur a ici la possibilité de devenir artiste. Une vision plus pragmatique de l'utopie portée naguère par Fluxus de voir chacun devenir créateur. Œuvres accessibles en grande surface, ses sculptures interrogent aussi la place de l'objet d'art dans la société de consommation. Si Ikea est l'avatar capitaliste du projet des avant-gardes artistiques de mettre l'industrie au service d'un design pour tous, le Buren à monter en kit proposé par Jean Lain en est la prolongation logique. La démocratisation de l'art, à l'ère libérale, ne peut que prendre la forme d'une promesse faite à tous d'entrer dans la famille privilégiée des collectionneurs.

Jean Lain propose des surfaces lisses, brillantes et des couleurs pop pour ces contrefaçons du meilleur de ce qu'offre l'art contemporain. Jouant jusqu'au bout, mais avec sincérité, son rôle d'artiste producteur d'objets à vendre, Jean Lain semble incarner, ici, une version classe moyenne du marché de l'art.

L'artiste n'en est effectivement pas à sa première affaire. Après avoir monté un stand cafétéria pour école d'art, aménagé une camionnette de vente ambulante, proposé des ballons ou confettis pour animer les fêtes, il est à lui seul une « petite entreprise ». Des initiatives souvent proches de la coopérative et qui troquent, à chaque fois, l'auteur pour un projet collectif et l'œuvre originale pour sa reproduction multipliée. L'artiste propose des produits dérivés du monde de l'art contemporain, ramenant ce dernier à sa condition de petit commerce, de groupe social avec ses trophées et héros.

À l'Espace d'art Camille Lambert, Jean Lain offre, cette fois, un accès facilité à l'idée que se font, de l'art contemporain, l'homme ou la femme ordinaires. Ce faisant, l'artiste se place comme un amateur d'art dont les formes et concepts sont une source sans fin d'inspiration mais qu'il investirait comme monsieur ou madame tout-le-monde : dedans et dehors en même temps.

<sup>4</sup> Daniel Buren, *Les deux plateaux*, sculpture in situ et permanente, cour d'honneur du Palais-Royal, Paris, 1985-1986



A gauche :  
Alexis Debeuf

-  
*Meeting*, 2011-2012 - Eléments tricotés

Jean Lain :

-  
*Tree huts*, ALBERT, 2014 - Meubles Ikea

-  
*Déduction de Brüchner*, GALANT, 2014 - Meubles Ikea

-  
*Work n° 801.937.35*, LACK, 2014 - Meubles Ikea

-  
*Les deux plateaux*, LINNMON / PRAGEL, 2014 - Meubles Ikea



## LES DEUX PLATEAUX\*

**PRÄGEL**  
Plan de travail, noir matif résineux  
**40 C**



+

**LINNMON**  
Pattes, blanc

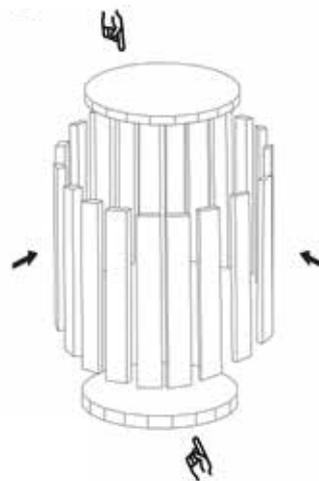
**39,90 C**



=



© 2014 Ikea. Tous droits réservés. Toute réimpression est interdite sans autorisation écrite d'Ikea. Les illustrations et les photos sont des œuvres d'art de Ikea. Les noms de produits et de marques sont des marques de Ikea. Les noms de produits et de marques sont des marques de Ikea.





Claire Soulard présente de nouveaux dessins, plus grands, où le blanc prend une place prépondérante qu'il n'avait pas dans les grands formats plus anciens et qui permet, paradoxalement, un jeu de contrastes colorés renouvelé. Les lignes et les formes des dessins semblent contenir un geste maladroit qui serait celui de l'enfance, celui des formes « brutes » plus proches de l'inconscient que des gestes savants. L'artiste laisse en effet venir sur le papier des images réminiscentes, des impressions, des souvenirs épars qui s'assemblent, créant de nouvelles intersections. Son geste, faussement enfantin, fait surgir une tension entre naïveté du trait et agressivité des lignes ; entre couleurs acidulées et omniprésence du blanc ; entre aplats colorés, « colorriages » et lignes. Différents espaces semblent coexister dans la toile : ici une ligne de paysage, là une succession de toits, la forme d'une église ou celle d'un intérieur dans lesquelles des silhouettes humaines se perdent. On peut parfois reconnaître une forme animale, elle est gueule ouverte dans *Sans titre, Église*, menaçante dans *Sans titre, Poisson*. L'espace domestique et les objets, chez Claire Soulard, semblent être le lieu d'une incompréhension où le corps se fait silhouette minuscule sans pesanteur. Souvent réduits à une ligne qui enferme, ces espaces intérieurs sont également poreux aux interférences extérieures. Autant de « bruits » dont les confrontations, les changements d'échelle et les rencontres créent dissonances et harmonies. Mais cet entrelacs de lignes et de formes qui se superposent est aussi le signe d'une épaisseur du temps, un écheveau qui résulte d'une succession de paysages, d'une addition de gestes et qui crée une carte complexe de directions à suivre. Les lignes, parfois souples, souvent anguleuses trouvent, au détour du blanc du papier, une perspective dans la planéité générale du dessin. Les formes, elles, sont d'abord aisément reconnaissables puis s'évanouissent entre signes et abstraction. Du familier à la forme abstraite, le quotidien est la nourriture d'un dessin qui invente ses propres règles, qui crée un espace où les lignes et les taches de couleurs s'assemblent mystérieusement dans un équilibre presque évident.



*Sans titre, Église, 2013*  
Feutre, acrylique, pastel, crayon, stylo, encre sur papier  
150 x 269 cm







Claire Soulard

*Sans titre, Poisson*, 2013

Feutre, acrylique, pastel, crayon, stylo, encre sur papier  
185 x150 cm

## Romuald Dumas-Jandolo

Romuald Dumas-Jandolo crée des espaces hybrides entre intérieurs domestiques, avec leur lot d'objets intimes, et décors de cabaret, avec leurs strass et leurs lumières racoleuses. L'artiste dépose en effet dans ses installations les indices de son enfance passée dans un cirque, faite de paillettes et de corps mis au spectacle auxquels il ajoute un vocabulaire de la scène. Il habite ensuite les lieux, travesti et maquillé, le temps de chanter un air populaire ou d'opéra, souvent d'amour, pour des performances qui sont l'expression inconvenante des « bruits du corps »<sup>1</sup> caractéristique de son travail tout entier.

*T'inquiète maman est en haut*, présenté à l'espace d'art, ressemble aux murs d'une chambre où s'accrochent des dessins noirs un peu naïfs. Jouant d'ambiguïté, d'associations incongrues et de glissements de sens, comme un objet surréaliste ou un film de David Lynch, l'ensemble offre une vision d'enfance burlesque et inquiétante. Armure, casque, château fort, fouet ou corset dessinés sont les éléments d'un Moyen-âge fantasmé, celui que l'on trouve dans les contes de fées et les cauchemars. Ils sont surtout des décors et costumes, des évocations charnelles. À l'échelle de chaque objet, le corps semble en effet s'être absenté laissant une coquille vide ou un fragment de lui-même : faux cheveux, chaise, landau ou céramiques étrangement sexuées. Le corps est partout, familier, érotique, grotesque et ambivalent. Les paillettes, poils, bijoux et rouge à lèvres l'évoquent homme et femme à la fois. Les landaus, jouets en strass, cheveux et chaussures à talon le suggèrent enfant et séducteur. Au milieu de l'installation, des céramiques prennent, quant à elles, des formes étranges de moulages ou de membres, devenus *ex-voto* ou objets d'ornement.

Face à l'ensemble, un grand dessin, portrait du cousin de l'artiste, enfant, semble regarder la scène sans la voir. Plus loin, un autre visage très jeune ou très vieux apparaît sur une lampe. Personnages aux traits étranges, ces dessins condensent une sorte de nostalgie contaminée par un certain grotesque. Leur présence semble cette fois hésiter entre passé et présent, entre portrait et mascarade.

Romuald Dumas-Jandolo assemble des éléments qui l'accompagnent dans différentes expositions jouant une mise en scène fantasmagorique puisée dans l'univers de son enfance et de sa famille. La forme de l'installation que prend l'exposition, au départ écrin du corps, est paradoxalement aussi la forme d'un portrait éclaté laissé à la merci du regard. Ici, le rose et le bleu, qui incarnent une différenciation naïve des sexes, colorent toute l'installation. Mais c'est le noir et les lumières artificielles qui vont finalement prendre le dessus : ils éclairent la mise en spectacle solitaire d'une identité multiple ou le show d'une recherche de soi.



<sup>1</sup> Michel de Certeau nomme les « bruits du corps » les sons détachés de leur énoncé et que l'on trouve dans les comptines, chansons ou airs d'Opéra. Ils sont, pour lui, la survivance de la culture orale et les réminiscences du corps surgissant dans le quotidien et la culture érudite. Michel de Certeau, *Bruits du corps, L'invention du quotidien*, 1. Arts de faire, éd. Gallimard, collection Folio essais, 1994, p 236.





-  
Matthieu Martin



-  
*Krasnoë Znamia (Red flag Factory), 2013*  
Vidéo couleur HD, son, 6'11s  
Courtesy galerie ALB, AnoukLe Bourdier, Paris

Matthieu Martin appartient à la maintenant longue lignée des flâneurs qui, depuis Beaudelaire, sont attachés à la figure de l'homme moderne. *Krasnoë Znamia* est le film d'une déambulation de l'artiste dans les rues et les canaux de Saint-Petersbourg, un arbre sous le bras. Le point de départ en est l'Usine du Drapeau Rouge (Krasnoë Znamia, en russe), bâtiment industriel édifié en 1926 par Erich Mendelsohn, architecte allemand proche du mouvement constructiviste et premier architecte étranger à avoir été invité par le gouvernement révolutionnaire de la toute jeune URSS. L'usine de textile, une des plus grandes du pays, cessera finalement son activité dans les années 2000. Elle est, depuis, à l'abandon et devient ainsi, dans le regard de l'artiste, une ruine du mouvement moderniste et de ses conceptions architecturales novatrices, un vestige de la culture ouvrière également. L'arbre que Matthieu Martin fait compagnon et qu'il replante plus tard dans un jardin de la ville est la mauvaise herbe qui a poussé sur le bâtiment. L'artiste donne ainsi du mouvement à l'oubli, transforme l'abandon en fertilité. Étranger en tous points, historique comme géographique, à cette architecture, il se réapproprie son propos utopique, propose une filiation, une continuité malgré le temps et l'espace.

Si Walter Benjamin parlait d'« herboriser le bitume »<sup>1</sup> à propos des flâneurs, la vidéo *Krasnoë Znamia* semble en être une remarquable expression. Il est difficile de ne pas voir également dans ce film un hommage à Joseph Beuys et à sa vision libertaire de l'art et de l'artiste, aux *7 000 chênes*<sup>2</sup> notamment, modèle de sa conception d'une sculpture sociale, agissant sur le monde.

À bien y regarder, cependant, cette déambulation prend des airs de fuite. Peut-être parce que l'artiste n'a jamais eu l'autorisation de la faire. Ou, ce qui semble plus probable, parce qu'un bouleversement de sa vie personnelle s'y est superposé, la transformant en urgence existentielle et intime. Un autre lien avec Beuys, de la réparation de soi à l'engagement social.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ce sont bien aussi les amnésies et contradictions de l'Histoire qui fascinent Matthieu Martin. En effet, l'usine du Drapeau Rouge que Mendelsohn a très souvent citée comme un exemple de son ambition architecturale, a été reniée par son auteur qui a vu son projet d'origine transformé à cause d'une collaboration conflictuelle avec le pouvoir soviétique. La forme du bâtiment est une sorte d'hybride, la matérialisation du conflit entre projet et réalité. Rayée de l'histoire de l'architecte, la ruine de l'usine est doublement la forme d'un oubli. À l'entrée de la salle de projection, le spectateur est accueilli par la maquette du monument dédié aux ouvriers qui ont participé à la réalisation de l'usine. Abandonné lui aussi, il porte les traces d'une restauration maladroite par des mains anonymes. Matthieu Martin collectionne ainsi les résistances infimes qui s'écrivent sur les murs des villes, les histoires oubliées que l'artiste s'emploie à faire ressurgir en les faisant siennes.

<sup>1</sup> Walter Benjamin, *Charles Baudelaire*, éd. Petite Bibliothèque Payot, 2002.

<sup>2</sup> Joseph Beuys, *7000 Eichen* (7000 Chênes), 1982. Lors de la *Documenta 7* à Kassel, Beuys commence la plantation de 7000 chênes, une action collective qui perdurera après sa mort. Son concept de sculpture sociale développe une vision de la sculpture comme action plastique et symbolique qui participe au façonnement du monde.



Matthieu Martin

-

*The young pioneers (étude de monument)*, 2014

Contreplaqué 10 mn, peinture blanche

50 x 62 cm

*Courtesy galerie ALB, Anouk Le Bourdier, Paris*



La ville et les ruines qu'elle génère sont au centre du travail d'Anne Houel. Arpenteuse de rue, elle y déniche les traces d'un passé qui bien souvent est menacé de destruction dans le mouvement de perpétuelle mutation de la ville contemporaine. À la différence de Matthieu Martin qui a amené une histoire dans ses bagages, Anne Houel, s'empare de celle trouvée sur place. À Juvisy, son attention s'est portée sur la ruine de la maison de Camille Lambert, artiste qui a donné son nom à l'école. Ce bâtiment d'un autre temps est laissé à l'abandon dans le jardin de l'espace d'art, il est la présence tangible de son histoire passée, à l'avenir incertain. La maison de Camille Lambert, peinte en négatif au blanc de Meudon, occulte les fenêtres comme une image fantôme qu'on ne peut éviter. Plus loin, dans la salle d'exposition, le dessin de l'église d'Athis-Mons se superpose au paysage de la banlieue que les fenêtres laissent habituellement voir. L'église est celle où le même Camille Lambert a réalisé des fresques, mais c'est surtout un monument détruit puis reconstruit avec la Seconde Guerre mondiale. Entre apparition du passé et promesse de disparition de la forme, les *Mises à jour* révèlent autant qu'elles ne cachent. Le parti pris d'une facture hyperréaliste et d'une vue panoramique, qui est aussi celle d'une vision omnisciente, renvoie, *a contrario*, à une sorte d'omission du regard contemporain sur ses ruines. Anne Houel joue des inversions et des renversements. Elle invite les paysages et les façades sur les fenêtres, fait un vitrail avec un motif d'église, rend visible en soustrayant au regard et gomme la matière pour faire apparaître l'image. Ses dessins, qui s'effaceront avec la vie de l'exposition, sont la forme d'un état transitoire et d'une fragilité du paysage urbain, un condensé de visibilité et d'effacement. *Jeu de construction* présenté dans l'entrée est une ruine faite avec des cubes en bois des années cinquante. Il est traversé des mêmes contradictions : construction et destruction, enfance et disparition, projet et effondrement. Michel de Certeau<sup>1</sup> parlait des ruines dans la ville comme les témoins sans langage qui « ouvrent une profondeur dans le présent », sorte d'« étrangetés sauvages, délinquantes » dont la force réside dans leur mutisme. Anne Houel travaille la profondeur du temps dans lequel elle tente de se frayer un passage en donnant à voir des images à la frontière de l'oubli. Empruntant à une analogie fréquente faite entre la maison et le corps humain, la maison d'Anne Houel qui accueille le spectateur à l'entrée de l'espace d'art semble devenir personnage. Son dessin prend alors des allures de portrait tout en fragilité, soumis au temps et à l'entropie tout autant que le corps. Quoi qu'il en soit, incarnation d'une identité ou regard sur les espaces urbains, ses dessins ont la persistance d'une image mentale, l'instabilité d'un souvenir et l'hésitation d'une présence qui s'évanouit.

Page précédente :  
-  
*Mise à jour 4*, 2014  
Blanc de Meudon

Ci-contre :  
-  
*Mise à jour 3*, 2014  
Blanc de Meudon

<sup>1</sup> Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol, *L'invention du quotidien*, 2. *Habiter, cuisiner*, éd. Gallimard, collection Folio essais, 1994.

LES PORTES DE L'ESSONNE

# ECOLE ET ESPACE D'ART CONTEMPORAIN CAMILLE LAMBERT



Ce catalogue est édité par la Communauté d'agglomération les Portes de l'Essonne à l'occasion de l'exposition **NOUVEL ARRIVAGE QUATRE**, du 11 janvier au 15 février 2014 à l'Espace d'art contemporain Camille Lambert. Cette exposition bénéficie du soutien du Conseil général de l'Essonne.

-

Commissariat et texte < Mathilde Johan

-

### Remerciements

Les artistes remercient l'équipe de l'Espace d'art Camille Lambert et Mathilde Johan ; Anne Houel remercie également Elisabeth et François Dubois. Mathilde Johan remercie François Pourtaud, Leila Ziadi, Morgane Prigent, Daniel Kleiman, Sandrine Rouillard, Cécile Merelli, les artistes et Barnaby.

### Claire Soulard

Née en 1986, vit et travaille à Caen  
2009 < DNSEP, École supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg  
*Représentée par la galerie Granville Gallery à Paris*

-

### Matthieu Martin

Né en 1986, vit et travaille à Berlin  
2011 < DNSEP, École supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg  
*Représenté par la galerie ALB Anouk Le Bourdiac à Paris*

-

### Jean Lain

Vit et travaille à Bruxelles  
2011 < Diplômé de l'École supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg

-

### Anne Houel

Née en 1987, vit et travaille à Caen  
2011 < DNSEP, École supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg

-

### Romuald Dumas-Jandolo

Né en 1988, vit et travaille à Caen  
2011 < DNSEP, École supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg

-

### Alexis Debeuf

Né en 1984, vit et travaille à Caen  
2010 < DNSEP, École supérieure d'arts & médias de Caen/Cherbourg

1<sup>er</sup> de couv :  
Anne Houel

*Mise à jour 4*, détail, 2014  
Blanc de Meudon

Ci-contre :  
Anne Houel

*Mise à jour 4 (détail)*, 2014  
Blanc de Meudon



Exposition NOUVEL ARRIVAGE QUATRE  
11 janvier > 15 février 2014

—  
Espace d'art contemporain Camille Lambert

35 avenue de la Terrasse

91260 Juvisy-sur-Orge

Tél : 01 69 57 82 50

portesessonne.fr - eart.lambert@portesessonne.fr



Anne Houel, *Sans titre*, 2014  
Jeu de construction

—  
Communauté d'agglomération Les Portes de l'Essonne  
Athis-Mons- Juvisy-sur-Orge - Paray-Vieille-Poste- Savigny-sur-Orge - Morangis  
3 rue Lefèvre Utile - BP 300- 91205 Athis-Mons Cedex  
Tél. : 01 69 57 80 00 - Fax. : 01 69 57 80 01  
portesessonne.fr

—  
© Laurent Arduin  
Conception graphique - AUFbau

Ce catalogue est édité à 400 exemplaires. Avril 2014

